

Dans un restaurant de marché noir, dans le 7^{ème} arrondissement.

Cette fois-ci c'est rue de Sèvres, nous venons de Duroc, nous passons justement devant la rue Dupin où mon mari et ma belle-sœur ont été arrêtés. C'est cinq heures de l'après-midi. C'est déjà le mois de juillet. Rabier s'arrête. Il tient sa bicyclette de la main droite, il pose sa main gauche sur mon épaule, le visage tourné vers la rue Dupin, il dit : « Regardez. Aujourd'hui il y a exactement quatre semaines jour pour jour que nous nous connaissons. »

Je ne réponds pas. Je pense : « C'est fini. »

« Un jour, continue Rabier – il prend le temps d'un large sourire –, un jour j'ai été chargé d'arrêter un déserteur allemand. Il m'a fallu d'abord lier connaissance avec lui et ensuite il m'a fallu le suivre où qu'il aille. Pendant quinze jours, jour après jour, je l'ai vu, de longues heures chaque jour. Nous étions devenus des amis. C'était un homme remarquable. Au bout de quatre semaines je l'ai mené vers une porte cochère où deux de mes collègues nous attendaient pour l'arrêter. Il a été fusillé quarante-huit heures après. »

Rabier a ajouté ; « Il y avait ce jour-là également quatre semaines que nous nous connaissons. »

La main de Rabier était toujours sur mon épaule. L'été de la Libération est devenu de glace.

Dans la peur le sang se retire de la tête, le mécanisme de la vision se trouble. Je vois les grands immeubles du carrefour de Sèvres tanguer dans le ciel et les trottoirs se creuser, noircir. Je n'entends plus clairement. La surdité est relative. Le bruit de la rue devient feutré, il ressemble à la rumeur uniforme de la mer. Mais j'entends bien la voix de Rabier. J'ai le temps de penser que c'est la dernière fois de ma vie que je vois une rue. Mais je ne reconnais pas la rue. Je demande à Rabier :

« Pourquoi me raconter ça ?

-Parce que je vais vous demander de me suivre », dit Rabier.

Je découvrais que je m'y attendais depuis toujours. On m'avait raconté que dès la confirmation de l'épouvante, survient le soulagement, la paix. C'est vrai. Là sur le trottoir, je me suis trouvée déjà arrêtée, inaccessible désormais au facteur même de la peur : Rabier lui-même, lui échappant. Rabier parle de nouveau : « Mais à vous je vous demanderai de me suivre dans un restaurant où vous n'êtes jamais allée. J'aurai l'extrême plaisir de vous inviter. »

Il s'est remis à marcher. Entre la première phrase et la deuxième phrase, il s'est passé le temps de faire une certaine distance, un peu moins d'une minute et demie, le temps d'arriver au square Boucicaut. Il s'arrête de nouveau, et cette fois il me regarde. Je le vois rire dans un brouillard. Dans un faciès très cruel, terrible, le rire indécent éclate. La vulgarité aussi, tout à coup, elle se répand, nauséabonde. C'est une farce qu'il doit faire aux femmes qu'il voit, sans aucun doute des prostituées. Une fois sa farce faite, elles lui doivent la vie. Je crois que, de cette façon précise, il a dû avoir des femmes par-ci, par-là, pendant l'année qu'il a passée rue des Saussaies.(...)

Je ne sais plus quel restaurant c'est – c'était un restaurant de marché noir, fréquenté par des collaborateurs, des miliciens, la Gestapo. Ce n'était pas encore le restaurant de la rue Saint-Georges. Il croit, en m'invitant à manger, me maintenir dans une santé relative. Il me protège ainsi du désespoir, à ses yeux, il est ma providence. Quel homme aurait résisté à ce rôle ? Il n'y résiste pas. Ces déjeuners sont le pire du souvenir, restaurants portes closes, les « amis » frappent à la porte, le beurre sur les tables, la crème fraîche déborde de tous les plats, les viandes ruisselantes, le vin. Je n'ai pas faim. Il est désespéré.

(Duras, 1985, pp.105-109)